

Désagréments

Alice
www.alicem.net

Deux premiers tiers de 2021

*Nobody on this ship hasn't
got problems, friend.
Nobody out here not
running away from
something.*

Iain M. Banks, « *Use of
Weapons* »

J'OUVRIS LES YEUX, et les dorures du plafond m'accueillirent, comme chaque autre matin. Et comme chaque autre matin, les fissures qui se devinaient çà et là se faisaient de plus en plus manifestes et nombreuses. Impossible de nier leur apparition compte tenu du plâtre qui drapait ma couverture, mais même ceci n'avait rien de si inhabituel.

Je m'extirpai du lit en secouant plus que de raison mes draps, catapultant les débris avec une sorte de rage éphémère. Il faudrait ramasser tout cela tôt ou tard, mais, de bon matin, ma priorité était plutôt d'éliminer toute trace trop visible de tracas et de partir sur des bases saines. De quoi me soucier, d'ailleurs? Question fatale : tout ce que je voulais éviter, laisser de côté « encore quelques temps », me revenait

immanquablement à l'esprit dès lors que je formulais cette interrogation, comme des chiens affamés à l'assaut d'un os jeté au hasard. Autant se concentrer sur l'essentiel, l'immédiat : le petit-déjeuner.

Je jetai discrètement un œil dans la cuisine, non sans avoir au préalable tendu l'oreille. Personne. Très bien : cela m'éviterait des questions auxquelles – même au sommet de ma forme – j'avais généralement le plus grand mal à répondre. Je me saisis, sur la pointe des pieds, des premières choses comestibles que je pu atteindre, et les emportai vers ma chambre, tel un écureuil.

Le chemin qui se trouvait entre la cuisine et ma chambre était long à en désespérer. Arrivé au deux tiers de ce périple, je commençai à entendre des signes d'activité dans cette aile. Mon pouls avait déjà accéléré plus que de raison quand enfin j'atteignis ma chambre ; j'en oubliai de fermer avec discrétion la porte. Claclang ! . . . Au moins, on ne viendrait pas voir si j'étais bien réveillé.

Je m'installai sommairement sur le lit, ignorant le copieux ameublement qui m'était alloué et dont au moins trois articles auraient été mieux indiqués pour se restaurer. J'avalai alors mon butin sans parvenir à en tirer quelque plaisir que ce fut : j'avais déjà l'esprit happé par ce que j'allais pouvoir être amené à faire pendant le reste de la journée.

Une fois mon office achevé, je me sentis obligé de ramener moi-même la vaisselle sale à la cuisine, comme pour éviter tout contact indirect avec ceux dont c'était le rôle. Cette hardiesse me valut de ne pas pouvoir échapper plus longtemps à mes « colocataires » : je tombai sur Albert, qui entreprit, après d'austères salutations, de me dresser la liste des tâches abattues par ses soins la veille. Surtout les parties dont il était fier, je présume. Je m'efforçai de lui prêter autant d'attention

que possible, mais le cœur n'y était pas. Je retins principalement qu'il n'avait pas l'air extrêmement content, et mon manque manifeste d'enthousiasme amplifia ce phénomène. Je le laissai repartir après ce qui me parut une éternité, heureux d'être enfin libéré et de ne pas avoir à prendre le risque de le vexer davantage. À vrai dire, j'avais l'impression qu'il me faisait le même récit jour après jour. Il devait commencer à s'ennuyer, malgré les apparences. Son ennui était peut-être même pire que le mien.

Je tournai les talons et arrivai sous peu à la pièce défraîchie que j'avais convertie, malgré maintes protestations, en atelier de peinture. Je retirai le drap qui recouvrait mon œuvre du moment, en cours de réalisation, et la contemplai pensivement. Généralement, j'étais assez horrifié lorsque je redécouvrais ainsi mes peintures, mais je me réconfortais en me rappelant qu'une fois remis au travail, le nez dans la toile, les doutes étaient noyés dans la concentration et les idées. Comme anesthésié, je croyais alors de nouveau, l'espace d'une heure ou deux, en l'impossible.

Je m'élançai donc à la recherche de cet impossible, peignant un monde simpliste pour mieux fuir la complexité qui ne demandait qu'à me happer. Un monde difforme tant il se pliait à mes désirs ; un monde absurde mais qui avait le mérite d'être mien. Je n'avais qu'à faire fi des quelques détonations lointaines et autres secousses qui détournaient mon geste d'un tracé déjà loin d'être aussi assuré que je l'aurais souhaité. Je commençais à avoir l'habitude, même si j'en étais le premier étonné. Je me plaisais même à me dire que ces défauts n'ancreraient que mieux mes œuvres dans cette période que nous traversons. Si je survivais à tout cela, ces contours torturés me prouveraient que je n'avais pas rêvé, et me rappelleraient combien la paix est précieuse.

Je me terrai ainsi entre huiles et couleurs jusqu'au déjeuner, ignorant les pas précipités, les cris autoritaires, et surtout les coups et appels transmis via la porte de mon atelier. J'avais pris soin de m'y enfermer à clef, emprisonnant le tumulte au-dehors. De toute manière, je les connaissais bien, à force, tous ces gens qui fourmillaient dans cette vieille bâtisse : si la situation le demandait, ils n'hésiteraient guère avant de défoncer la porte.

Ou peut-être ne me répétais-je cela que pour me rassurer.

...

Je disais donc : le déjeuner. Moment redouté où il n'était accepté sous aucun prétexte que je truande comme j'arrivais encore à le faire le matin.

Les autres avaient déjà pris place de part et d'autre de la longue table d'ébène lorsque j'arrivai timidement, traînant ostensiblement les pieds.

« Ah, on va pouvoir commencer. » lâcha un des seuls qui n'était pas engagés corps et âme dans une vive discussion dont on aurait pu croire que l'avenir de la nation dépendait. À vrai dire, la plupart des convives n'avaient pas attendu ce signal pour s'attaquer à des aliments plus ou moins substantiels.

Les assiettes qui ne l'étaient pas déjà furent dûment remplies, et la majorité des pensionnaires abaissèrent la fréquence et le volume de leurs interventions. Seuls quelques irréductibles perçurent cette accalmie comme une opportunité pour mettre sur la table des paroles auxquelles nul n'aurait prêté la moindre once d'attention dans des circonstances plus confuses.

« T'as réfléchi à c'qu'on pourrait faire pour sortir de c'merdier, c'matin ? » me fit Gerald.

Je vous fais là une retranscription un peu embellie : en temps normal, déjà, ce vieux bougre bouffi, au visage comme boursoufflé et rougi par l'excès de pots de vin, articulait comme une semelle de chaussure. La présence d'une bonne moitié

d'entrecôte – au bas mot – entre ses mâchoires n'améliorait, vous vous en doutez, pas la donne.

À peine eu-je le temps de placer un « Eh bien... » que Norbert intervint :

« Haha... Laisse-le ; tu sais bien qu'il a plus important à faire... »

Impossible de déterminer s'il prenait véritablement ma défense ou s'il ajoutait une couche de sarcasme par-dessus mon embarras. J'avais l'habitude, après quatre années passées à collaborer, bon gré mal gré, avec ce type d'énergumènes. Ce qui comptait, dans l'immédiat, était que cette intervention me permettait de me concentrer sur la trajectoire que devait suivre ma fourchette pour emboutir une rondelle de carotte, puis pour la rapatrier jusqu'à ma bouche, où elle me donnerait pour quelques secondes une excuse pour ne prononcer mot.

Je ne fus, par chance, guère plus dérangé par la suite. J'ingérai autant de victuailles qu'humainement possible et eu la hardiesse d'écouter distraitement les quelques discussions les plus intelligibles et les moins anxiogènes.

Une fois les traces de ce repas laissées derrière nous, je profitai de la cohue – chacun voulant faire part d'une dernière remarque – pour retrouver mes quartiers.

Puis, tout devint à refaire.

Je ne faisais en effet plus guère de distinction entre les matinées et les après-midis. Tout n'était plus qu'une succession de « portions de jours », ponctuées par un repas, avec plus ou moins de luminosité et de bruit. Des emplacements temporels à remplir. Et plus ces jalons défilaient, plus ma légitimité s'écornait. J'aurais volontiers offert mes responsabilités à qui les aurait bien voulues, mais aucun candidat crédible ne me venait à l'esprit, et on ne pouvait pas dire que les circonstances actuelles étaient bien alléchantes.

Ainsi, sortir de table équivalait presque à remonter le temps. Cette perspective que d'aucun aurait perçue comme fantastique représentait pour moi le comble de l'horreur, le symbole de mon échec et de cette situation que je subissais.

Heureusement, j'avais déjà ma petite idée sur une manière de me débarrasser de l'après-midi. À peine le déjeuner bouclé, je troquai la tenue formelle tacitement exigée lors du repas contre tout un attirail de modeste jardinier, et empruntai une voie dérobée pour me soustraire à ces murs.

J'arrivai dans la cour intérieure. Ça n'était pas le moment de s'aventurer plus loin ; on ne me l'aurait pas permis, d'ailleurs. Non qu'on me permettait ce que je faisais là non plus, mais c'était plus discret et moins risqué, et la majeure partie des gens qui auraient pu se sentir concernés fermaient les yeux, ou du moins en donnaient l'impression.

Cette cour, donc, abritait un jardin autrefois somptueux, surveillé comme du lait radioactif sur le feu par une petite armée de jardiniers. En cette période, entre le manque de temps et de moyens, sans parler des blessés et des gens coincés en d'autres îlots de résistance, il ne restait guère qu'un ou deux d'entre eux pour tenir tête à ces buissons et rosiers devenus fous, ivres de cette liberté nouvellement acquise et bien peu soucieux des épreuves traversées par leurs voisins humains. Le travail – ce travail que je prenais de force pour mieux masquer le mien – ne manquait donc pas. Cela ne voulait pas dire que je l'effectuais correctement : les jardiniers présents rechignaient à m'enseigner leur art, comme par peur de se rendre complices d'un méfait, d'une supercherie. Personne, cependant, n'avait le temps de se soucier du résultat. Ou plutôt ne *prenait* ce temps : je le trouvais, moi, ce temps, voire le volais s'il le fallait, et du moment que ces tâches m'empêchaient de penser et que je pouvais constater une certaine forme de progrès, le reste m'importait peu.

Le soir approcha bien vite, le soleil faisant montre d'autant de lassitude que moi. Un jour de plus durant lequel j'avais survécu, faute de pouvoir vaincre.

La victoire. Un concept devenu presque tabou, ici. En tout cas, moi, cela faisait des semaines que je n'y croyais plus. Les autres non plus, je pense, mais par souci d'honneur, pour conserver des apparences que plus grand monde ne pouvait ou voulait observer, ils faisaient « comme si ». Ils proposaient des idées et plans dérisoires en prétendant y placer une foi depuis longtemps perdue. Leurs interlocuteurs faisaient non seulement mine de les écouter mais aussi d'analyser ces suggestions, et gaspillaient leur énergie à élaborer sur ces bases. Ils bâtissaient ensemble des échafaudages davantage voués à masquer qu'à soutenir – plutôt des échafauds que des échafaudages, si vous voulez mon avis. Un avis que je ne donne d'ailleurs plus guère, autrement qu'à travers ces pages.

Je m'avançai sans trop y penser vers une des grandes fenêtres qui donnaient sur le monde extérieur. La lumière ambiante commençait tout juste à se teinter, prélude à l'extinction de cette journée des plus banales. C'était un des derniers spectacles qu'il nous était donné de contempler, depuis cet entrelacs de murs épais et vieillissants.

Tiens? Un oiseau. Un oiseau noir sur le parapet, attaquant des débris ou insectes que lui seul était en mesure de distinguer. Cela se faisait rare, ces dernières semaines. Les environs devaient être à peine plus hospitaliers pour eux que pour les êtres humains.

Un bruit strident m'arracha à ma contemplation. La sirène d'alarme. J'y étais dorénavant suffisamment habitué pour ne plus sursauter, mais ce n'était pas pour autant que je savais comment j'étais tenu de réagir lorsque cet enfer sonore se déchaînait.

Les tympanes violentés sans répit, je tournai tout d'abord mon regard vers l'intérieur, prenant la température de la pièce, cherchant à mesurer la gravité de la situation à travers le degré d'agitation de mes comparses. Il m'était toujours aussi difficile de me sentir impliqué. Je l'étais, au sens strict du terme, que je le veuille ou non : le danger et bien sûr mon autorité supposée me projetaient au tout premier plan. Pas une position très confortable compte tenu des circonstances. Tout cela ne m'apparaissait encore que comme de la théorie, ou comme un exercice d'un assez mauvais goût. Que ces événements se répètent de plus en plus fréquemment n'y changeait rien. Je refusais la pratique autant que possible. Tant que c'était possible.

Dans un soupir, je fis de nouveau face à la fenêtre. L'oiseau ne m'avait pas attendu et, plus effrayé encore par tout ce bruit que quiconque à l'intérieur, s'était envolé Dieu savait où.

Mes yeux voulurent voguer au hasard, fuir toute évidence, mais il était difficile d'ignorer la cause de la sirène qui tonnait : au loin, et pourtant dangereusement près, des panaches de fumée illustraient grossièrement la situation.

Les rayons orangés luttèrent pour percer cette grisaille de mort, et en tendant un peu l'oreille on pouvait distinguer de nouvelles détonations à travers la nappe aiguë de l'alarme. Cette fois-ci, l'ennemi n'avait pas fait les choses à moitié. Je me sentis frémir et fus presque réjoui en me découvrant encore apte à ressentir une telle crainte ; paradoxe, face au danger, de celui qui se croyait déjà parti.

Je ne m'en tirerais pas à si bon compte que les fois précédentes. M'en tirer tout court serait déjà une bonne chose.

Une de ces voix que je redoutais tant en de tels instants me fit alors me tourner de nouveau. Le général affichait, même en ces circonstances, l'expression d'un respect mourant mais qu'il parvenait encore tout juste à feindre.

« Monsieur le président, notre dernière ligne de défense est tombée ; l'ennemi sera à nos portes d'ici une demi-heure, tout au plus. Quels sont vos ordres ? »

*

* *

J'ai écrit la version manuscrite du brouillon en me considérant simplement anxieux sans raison digne de ce nom, et avec la frustration de celui qui a pleinement conscience que ses priorités sont dans un désordre constant et tenace. Finalement, c'est avec un diagnostic de dépression et une perspective un peu différente que j'ai entrepris la mise au propre. Ce qui devait être juste un exercice rigolo donnant corps à une (très) vague idée née de ma lecture de romans de Iain M. Banks est devenu une bouée de sauvetage.

On retrouve donc ici cette ambiguïté bizarre selon laquelle être impliqué dans des choses complexes et avoir des responsabilités serait quasiment équivalent à mourir. L'anxiété altère la perception et paralyse, se nourrissant de manière un peu trop autosuffisante à mon goût. Et bien entendu, au milieu de tout ça, on devient de moins en moins cool avec les gens.

À part ça, dès la rédaction du brouillon, j'ai eu des souvenirs de la fin de mon expérience de colocation, où j'avais peur de croiser quiconque sans même bien savoir pourquoi, et où je prenais des congés en grande partie pour fuir chez mes parents.

Je pensais à un moment inclure des éléments un peu plus profonds et complexes impliquant le passé du mec et ptêt aussi sa meuf décédée ou un truc du genre, mais je n'avais pas de réelles idées pour donner corps à tout ça, et tout m'aurait probablement juste pété à la figure si j'avais été si ambitieux.

C'était déjà assez court, mais vu que le texte était en plus loin d'être fou, j'ai pas mal élagué en relisant. En espérant que les quelques lignes survivantes présenteront un certain intérêt.